

Ça finira par passer

Alice

Août et septembre 2016

J'ai pondu ce texte en grande partie à cause d'événements plus ou moins angoissants qui se rapprochaient. Une partie de moi voit souvent ces choses comme la fin de ma vie, et une autre se dit « il suffit d'attendre que ça passe ; tu verras, après. . . ». Ainsi, je parle ici de procrastination, de rêveries et compagnie. Encore un texte assez mou, en somme, mais aussi un texte de plus dont j'avais besoin.

*

* *

Je regardai l'heure, sachant déjà quelle terrible vérité j'allais y lire.

Il semblait que je m'étais rendormi, insultant par cet acte irresponsable le réveil qui avait si sagement fait son travail. Mon esprit embrumé effectua quelques calculs erronés et établit qu'il m'était encore tout à fait possible, moyennant quelques petites téléportations, d'arriver à l'heure à l'entretien qui avait été planifié avec mon patron. Mes membres, eux, ne s'encombrèrent pas de vérifications et de données temporelles, et clamèrent de but en blanc qu'ils ne bougeraient pas.

À vrai dire, j'avais commencé à regretter la soirée de la veille avant même qu'elle ne se termine. Emporté par le cou-

rant de mon insouciance et par mon manque d'attrait pour le lendemain, je m'étais enfoncé de plus en plus tard dans la nuit, de plus en plus profond dans l'irrationalité, au lieu de confier avenir et santé au sommeil.

Mon téléphone finit par rompre cette monotonie que je laissais m'enivrer. Agacé, j'eus besoin d'une deuxième sonnerie pour admettre que quelqu'un était bel et bien en train de m'appeler. Cette acceptation, cependant, ne changea guère mon attitude, qui consistait en cet instant à rester allongé et à scruter le plafond en espérant que l'appelant rende bientôt les armes. « Que cela soit mon patron ou non, cela ne changera rien : je n'ai aucune intention de répondre », me dis-je. Lorsque ce tapage s'arrêta enfin, je tentai de me convaincre du bien-fondé de mes choix en concluant mon fil de pensées par « Vous voyez ? Tout s'arrange, avec le temps. »

Difficile de revenir sur une décision douteuse. Cette volonté de laisser les choses me dépasser, s'effacer, s'installa en moi dès cet instant, et ma matinée me vit sombrer dans l'oisiveté. Étrangement, les remords m'avaient quitté. La passivité m'apparaissait comme naturelle.

Lorsque ma lassitude s'estompa, je commençai à réaliser que je m'ennuyais un peu. Je décidai d'employer ce vague regain d'énergie pour faire un tour dehors ; de meilleures idées me viendraient peut-être au hasard des rues.

Je remarquai un petit parc qui n'avait jamais arrêté mon attention jusque-là, à croire qu'il se recroquevillait entre les rues à mon approche. L'occasion me semblait idéale. Je changeai de trajectoire et fondit sur ce parc pour enfin faire sa connaissance.

C'était un parc humble, modeste. Sa taille devait en décevoir plus d'un, de même que sa parure, mais l'absence de prétention, ainsi que mes faibles attentes, donnaient un lustre charmant à ce lieu. Après quelques minutes d'errance consen-

tie, je pris position sur un banc abandonné.

Je ne savais pas trop ce que je faisais là, mais rien ne me disait que j'aurais su ce que je faisais au travail si je m'y étais rendu. Il y a des moments où ne rien faire donne plus l'impression d'être autonome et de faire des choix que de suivre le cours normal de sa vie. Il faut parfois s'arrêter un instant pour mieux observer les environs. . . et l'horizon qui, stoïque, nous attend. Cette pause est nécessaire, même si le spectacle n'a parfois rien de plaisant. Passer la première montagne ne nous donne qu'une meilleure vue sur les suivantes. Au soulagement succèdent la terreur ébahie et le sentiment de s'être vu imposer un supplice dont la fin promise se cache inlassablement. Mon esprit, trop faible pour songer à une solution plus saine, se déconnectait peu à peu de la réalité, en attente d'un moment propice pour se réveiller.

Je pris, sur ce banc des plus banals, le temps de réfléchir à ma situation. Cependant, à mesure que certaines choses s'éclaircissaient, d'autres devenaient plus confuses et m'échappaient totalement. Ma pensée elle-même refusait de se cantonner aux limites que j'avais prévu de lui imposer, et se perdit bientôt quelque part entre le sens de la vie et les origines du mode de fonctionnement économique de notre société. Autant de domaines parfaits pour noyer les gens aux compétences aussi faibles que les miennes.

Assommé par tant de données et si peu de résultats, je me concentrai de nouveau sur ce qui se trouvait devant moi, sous mes pieds, au-dessus de ma tête. J'avisai sans grande conviction un petit groupe d'oiseaux aquatiques qui entamaient leur énième tour de trou d'eau, et y trouvait un début de sérénité. Il m'apparut alors que, quoi que je fit, ce parc serait toujours là ; j'aurais beau cracher sur mon patron, assassiner mon voisin, ou me raser le crane, il y aurait toujours des parcs, et même tout un tas d'autres lieux. Le monde se fichait bien que j'aïlle

travailler ou non ; il me fournirait toujours gracieusement des endroits où me ressourcer, des moyens de caresser un semblant de bonheur du bout des doigts. Cette pensée était loin de m'emplir d'énergie, mais au moins elle rendait son absence moins effrayante.

La faim ternit mes rêves d'éternité en me forçant à revenir chez moi. Ceci fait, je consultai mon répondeur téléphonique, par habitude. Un message peu engageant me suggérait fortement de me rendre ce jour même à un nouveau rendez-vous pour m'expliquer.

Par je ne sais quel effort de volonté – le dernier de ce type dont je parviens à me souvenir –, je rassemblai mes affaires pour me rendre à cet entretien en forme de dernière chance cachant une exécution sommaire.

Face à mon patron, je me montrai d'une passivité que je qualifierais d'exemplaire. J'aurais presque pu croire voir à travers lui. Après tout, il me suffisait d'attendre la fin des réprimandes pour que ces dernières cessent tout bonnement d'exister. Peut-être, avec quelques efforts, allais-je même pouvoir les oublier.

On dit souvent qu'il faut visualiser les épreuves à l'avance pour mieux les affronter. En cet instant, cependant, je préférerais visualiser leur fin, et me convaincre que tout ce qui se trouvait avant était négligeable car ridiculement périssable. Je ne dirais pas que ses paroles « rebondissaient sur moi » : cela serait déjà admettre que je me trouvais face à lui, une idée à laquelle j'ai encore du mal à me faire.

Si je reste là, à attendre ; si je ne prête pas attention à ce qu'il se passe, les problèmes s'en iront d'eux-mêmes, las de ne pas être remarqués. J'aurais beau laisser s'accumuler sur moi tous les malheurs de ce pays, cela ne serait en rien comparable avec ce qu'endurent au quotidien des milliers d'étrangers, me disais-je sans vraiment savoir où je souhaitais que ce fil de

pensées m'emmène.

Plusieurs jours s'écoulèrent en suivant grossièrement ce modèle. Je ne les comptais plus, ni ne les différenciais. Non que j'en étais incapable ; je n'en voyais tout simplement plus l'intérêt. Réfugié dans un cocon de jours similaires agglomérés, je mettais le temps au défi de m'en extraire. Je m'appuyais sur des promesses tacites selon lesquelles le lendemain serait peut-être plus passionnant que le jour courant. Pourquoi s'inquiéter ? À chaque échec, une nouvelle chance m'était offerte.

On efface et on recommence, chaque soir en s'endormant. Cependant, les traces de la veille restent visible, comme les cernes que les longues soirées de perdition laissent sur nos visages. Toute l'application du monde ne suffirait pas à lutter contre ces traces. À trop vouloir éliminer ces taches, on les fait s'incruster en nous, les rendant plus tenaces encore.

Je regardai passer la date à laquelle je devais rendre un rapport important sans sourciller, comme on regarde passer un train qui ne nous concerne pas. Quelqu'un avait bien dû s'en occuper. Et puis, son importance avait sans doute été exagérée ; dans quelques jours, plus personne n'en parlerait, comme toujours. Laisser passer cette date me rendit une bouffée d'oxygène libératrice, et je décidai de l'employer à attendre les prochains événements, le moins soucieusement possible.

Je me désintéressai assez rapidement de mon courrier. J'avais en effet réalisé que la plupart des messages ne faisaient qu'essayer de m'ancrer dans le présent, me rappelant des échéances ou me confiant de nouvelles responsabilités dont je n'avais jamais entendu parler.

Je fus tiré de mon nouveau quotidien par de violents coups frappés à ma porte, accompagnés de cris que je n'étais pas assez éveillé pour déchiffrer. J'avais perdu l'habitude de recevoir ce type de stimuli. « Si c'est important, ils reviendront », me dis-je. Je n'avais pas songé à une autre option, que mes

visiteurs choisirent en défonçant purement et simplement la porte. Sur le coup, ma réaction fut limitée par l'étonnement à « Ça doit vraiment être important, alors ».

Ils étaient venus pour tenter de mettre un terme, par la force, à mon attente béate. À la demande de qui, je l'ignore : je ne me considérais comme l'ennemi de personne. C'est étrange, de se faire des ennemis sans converser ni même voir des gens.

J'étais encore cloué par la surprise quand deux des intrus, qui s'avérèrent être des agents de police, m'empoignèrent, chacun se chargeant de l'un de mes flancs. Soudainement, c'était moi qui était dans la peau de l'intrus : ils me dirigeaient sans grandes précautions vers la sortie en récitant des tirades ennuyeuses au sujet de dettes et d'un certain loyer.

Je tentai un peu désespérément de regarder derrière moi, mais les deux agents qui me maintenaient restreignant dramatiquement mes mouvements. Je ne parvins qu'à me retrouver nez à nez avec le ciel étoilé. Je réalisai alors que je me passais chaque soir d'une charmante compagnie, et pris la résolution d'assister à ce spectacle un peu plus souvent.

Après une succession d'étapes qui, de par leur manque manifeste d'importance, ne retinrent guère mon attention, je me retrouvai installé dans une sorte de cellule un brin étroite et mal entretenue. Les gérants des lieux étaient sans doute trop occupés à respecter des limites temporelles pour s'occuper du ménage et de la rénovation de cette petite pièce.

De lourds barreaux me séparaient de l'extérieur, que ce soit du côté de la porte ou de la fenêtre. Ils me laissaient largement entrevoir ce qui se situait au-delà, comme pour me donner l'illusion d'être encore libre d'aller où bon me semblait. Hélas, je n'étais pas dupe : la porte était solidement verrouillée. À croire que ceux qui m'avaient demandé d'attendre ici (que pouvais-je y faire d'autre ?) avaient nonchalamment fermé derrière eux, oubliant que je me trouvais encore dans la pièce.

Je me demandais une nouvelle fois à qui pouvait profiter ma présence en ce lieu sordide et si peu inspirant, pour ne dire ni « exaspérant » ni « désespérant ».

Mon moral tenait bon. Au fond, attendre avait été ma principale activité, ces derniers jours ; un peu plus ou un peu moins, que cela soit par choix ou par contrainte, cela n'allait pas bouleverser ma vie. Cette réclusion ne pouvait raisonnablement pas être éternelle – rien ne l'est. Un jour, je sortirais d'ici ; je retrouverais les parcs, les canards et les étoiles. Le monde m'aurait attendu, et se serait débarrassé de ces obligations qui me poursuivent. Il les aurait laissées tomber sur le sol comme on rend à la poussière, d'un coup de brosse, des cheveux morts devenus gênants. Toutes les bonnes choses n'auraient pas bougé ou presque. Je n'avais qu'à attendre de pouvoir sortir d'ici.

Alors que ces pensées s'installaient dans mon esprit, je refermai machinalement mes mains sur les barreaux, enserrant la seule réalité que m'offrait l'instant présent, et un sourire que je n'étais plus très sûr de comprendre naquit au coin de mes lèvres.